

L'INSAISSABLE UNIVERSEL

En sciences, l'universel semble évident : deux et deux font quatre partout, les pierres tombent partout. Il faut une réflexion subtile pour percevoir en quoi notre façon d'exprimer et de comprendre que deux et deux font quatre et que les pierres tombent n'est pas universelle.

Dans le domaine langagier, l'universel est un postulat dont on n'est jamais très sûr. Il faut bien que, sous-jacent à toutes les langues, existe quelque chose d'universel grâce à quoi on peut traduire d'une langue à une autre. Mais cet universel est inaccessible, puisqu'aucune traduction n'est parfaite. Peut-être même, après tout, n'existe-t-il pas : il y a de l'intraduisible. Ainsi, le dictionnaire Robert & Collins « traduit » l'anglais *he is a perfect gentleman* par le français « c'est un vrai gentleman », et les mots français « camembert » et « roquefort » par les mots anglais *Camembert* et *Roquefort* (savourons les majuscules) !



Des sciences aux questions langagières, la notion d'universel prend des allures si différentes qu'on peut se demander ce qu'elle-même a d'universel.

UN CIMENT SOCIAL MODERNE

Même si l'on n'a aucun goût pour cela, on doit résoudre des problèmes posés par la technologie : s'accoutumer à un objet nouveau, restaurer la boîte mail piratée, apprendre des termes destinés à disparaître avant qu'on les ait vraiment maîtrisés... En outre, on doit sacrifier du temps à la bureaucratie. D'autant plus

que les administrations et les entreprises se sont emparées de la technologie pour contraindre l'utilisateur à travailler à leur place : à lui de télécharger sa feuille d'impôt et les divers formulaires qu'il lui faut remplir.



Excédé, on rêve d'une société où nul ne serait encombré par des impératifs qui ne lui apportent rien... Hélas, ce rêve tournerait au cauchemar. La spécialisation, qui tient déjà trop de place dans notre société, la prendrait carrément toute, puisque chacun resterait plongé dans son domaine favori sans jamais être forcé d'en sortir. Alors, de quoi parlerions-nous les uns avec les autres ? De rien. Nous ne partagerions aucun sujet d'intérêt. Nous formerions une juxtaposition d'autistes.

Avoir des ennemis communs, voilà qui permet de faire société. Pour entamer une conversation, plutôt que parler du temps, lançons : « Vous avez vu la note d'information interministérielle DGS/VSS2/DGCS/DGT/2016/326 qu'ils ont encore pondue ? Décidément, ils ne savent plus quoi inventer pour nous pourrir la vie. » Suite à quoi, nous nous ferons une joie de déblatérer à qui mieux mieux contre les contrariétés en tous genres que nous causent technologie et bureaucratie.

LE SAVOIR ORIENTE-T-IL ?

En classe, les enseignants doivent faire semblant de croire que le savoir aide à résoudre les problèmes qui se posent dans la vie. S'ils laissent entendre le contraire, les élèves ne seront guère incités à étudier...

Or le savoir ne fait pas diminuer l'incertitude. En acquérir suscite des questions nouvelles et, souvent, ne dissipe pas la perplexité, mais la déplace, voire l'augmente. Compter sur le

savoir pour s'orienter va à l'encontre d'une leçon que donne son histoire : le savoir est mouvant, toujours susceptible d'être réfuté. Il hésite même quant aux processus qui jouent en nous lorsque nous effectuons des choix, puisque la notion de libre arbitre continue de diviser les savants. Ce que recouvre le mot *choisir* échappe donc au savoir. Que ce dernier puisse aider à choisir serait alors paradoxal.

Le métier d'universitaire consiste à enseigner, donc à faire comme si le savoir donnait des boussoles, et à chercher, donc à constater que celles-ci peuvent tromper. Que cette dualité soit favorable et à l'enseignement et à la recherche est un dogme. Risquons l'hérésie : il ne va pas de soi que demander aux universitaires d'illustrer deux conceptions divergentes du savoir soit avisé.

SANS NUANCE, AVEC IGNORANCE

Le débat sur la peine de mort ne permet nulle position intermédiaire. Être contre « à l'exception des crimes les plus odieux », c'est être pour, puisque cela revient à ne pas en rejeter le principe. Une société a-t-elle ou non le droit de tuer de sang-froid ? Nous ne disposons d'aucun élément objectif pour décider. Nous ignorons ce qui est donné quand on « donne » la mort. Nous ne savons pas non plus ce qui est ôté quand on ôte la vie : nous ignorons ce que le condamné aurait fait de la sienne. Pourtant, nous avons tous une position sans nuance. Être mollement pour la peine de mort, ou vaguement contre, serait indécent.

L'art de présenter les choses...



Sur la plupart des débats, nous sommes submergés d'informations. Notre opinion est susceptible de varier si des éléments nouveaux nous arrivent. Le débat sur lequel nous avons la conviction la plus ferme est celui sur lequel nous en savons le moins. ■